

LA NUIT DE GUTENBERG DE LA TABLETTE D'ARGILE AU PIXEL...

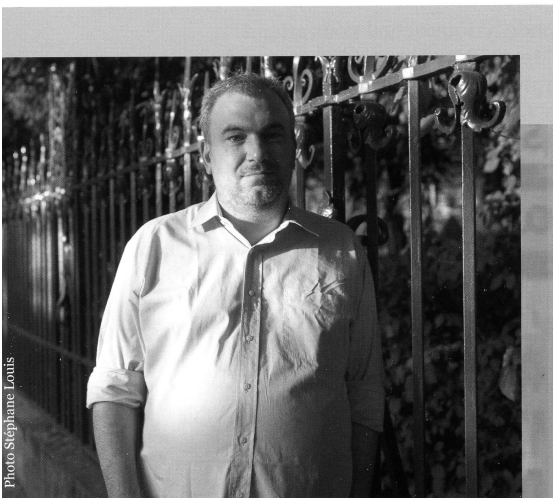


Photo Stéphane Louis

par
Hervé Lévy



La Mésopotamie ancienne, l'invention de l'imprimerie à Strasbourg et, aujourd'hui, l'omniprésence d'Internet sur toute la planète sont les trois jalons temporels de « La Nuit de Gutenberg » de Philippe Manoury. C'est à une réflexion sur l'écrit et sa diffusion à travers les âges que nous invitent le compositeur et son librettiste, l'écrivain Jean-Pierre Milovanoff. Et s'il s'agissait justement d'un des enjeux majeurs du XXI^e siècle commençant ?

Que fit exactement Gutenberg à Strasbourg entre 1434 et 1444 ?

La vie de Johannes Gensfleisch – son vrai nom – demeure nimbée de mystère. Même sa date de naissance exacte n'est pas déterminée : « avant 1400 » indique prudemment Le Petit Robert. Il est ainsi impossible de connaître la teneur des expérimentations réalisées en Alsace sur les alliages métalliques, les encres ou la structure de la presse par notre homme. Mais est-ce tellement essentiel ? Allons encore plus loin. Peu importe de savoir s'il a réellement mis l'imprimerie au point ou si, comme certains l'affirment, cette innovation est l'œuvre de son maître Johannes Mentelin... ou alors d'un Italien, Pamphilo Castaldi, voire d'un Hollandais, Laurent Janszoon. Liste non exhaustive. Ces derniers reposent, oubliés de tous, sauf de quelques spécialistes, au plus profond des limbes de l'histoire. Dans l'inconscient collectif, et c'est ce qui importe, Gutenberg a imaginé la technique permettant de reproduire des textes rapidement, de manière fiable et en grande quantité, changeant la face du savoir et rendant inutile le long et fastidieux travail de copiste des moines du Moyen-Âge. Il suffit de se souvenir des quelques phrases gravées sur une stèle, dans un quartier de Strasbourg : « C'est ici à la Montagne Verte, que l'imprimerie fut inventée par Jean Gutenberg, et c'est de ce pôle que, par elle, la lumière rayonne dans le monde. »

Le natif de Mayence est un maillon symbolique fondamental dans une chaîne qui débute dans la nuit des temps, vers la fin du quatrième millénaire avant Jésus-Christ, quelque part en Mésopotamie, du côté d'Uruk (actuellement en Irak), de manière très pragmatique. Les premières tablettes d'argile retrouvées ont en effet une simple vocation comptable : liste de têtes de bétail, de sacs de grains... Le dernier avatar – pour l'instant – de cette épopée de l'écrit et de sa diffusion est Internet : de la rareté originelle des signes à leur prolifération exponentielle, qu'on peut imaginer infinie, c'est à un enrichissement considérable auquel on a assisté au fil des siècles. Mais tout progrès possède sa face sombre : si le savoir est

« Mais tout progrès possède sa face sombre : si le savoir est désormais disponible partout et immédiatement grâce aux “miracles” successifs de l'imprimerie et du Web, la parole n'est-elle aujourd'hui pas profondément humiliée (...) ? »

désormais disponible partout et immédiatement grâce aux « miracles » successifs de l'imprimerie et du Web, la parole n'est-elle aujourd'hui pas profondément humiliée pour paraphraser le philosophe Jacques Ellul ? La multiplication des possibles a-t-elle engendré un rétrécissement du sens ? Voilà le fondement de la question que pose Philippe Manoury dans sa note d'intention, lorsqu'il écrit que son opéra « montre les risques et les limites d'un monde où la communication devient un nouveau fétiche (...), où la vitesse et le zapping deviennent les “veaux d'or” de notre temps autour desquels l'on danse frénétiquement et bruyamment et qui rendent plus difficile, voire parfois impossible, la pensée, la contemplation et la méditation ». Dans ce déluge logorrhéique incessant, où mots et images s'entremêlent, les notions mêmes de « signifiant » et de « signifié » ont tendance à s'estomper donnant une

coloration étrange à l'affirmation de René Descartes : « L'assemblage qui se fait dans le raisonnement n'est pas celui des noms, mais bien celui des choses signifiées par les noms. » L'heure du brouillage général a sonné...

Mais dans ce maelström technologique qui emporte les hommes et leurs écritures, l'espoir nous est permis. Dans l'opéra, il prend les traits d'une petite fille qui glisse un livre dans sa poche. Que va-t-elle en faire ? Mystère... Dans la réalité, il repose sur tout être humain. Il en va en effet de la décision de chacun de ne pas se laisser noyer par le flot typographique de phrases, de mots, de lettres qui chaque jour menace de l'emporter. Le risque est grand de voir l'homme contemporain métamorphosé en « otaku », un terme japonais désignant celui qui passe ses journées à la maison, ne communiquant que par l'Internet. Il importe de s'imposer une reconnexion à un réel qui, si on n'y prend garde, risque de nous devenir aussi incompréhensible que les signes énigmatiques, remontant vraisemblablement à la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, de l'écriture syllabique du Disque de Phaistos. De simples images. Esthétiques, mais désormais dénuées de signification.

Hervé Lévy est rédacteur en chef du magazine Poly.

CRÉATION MONDIALE

OPÉRA STRASBOURG
sa 24, ma 27, je 29 septembre 20h

LA FILATURE MULHOUSE
sa 8 octobre 20h

RENCONTRE avec Philippe Manoury
et Jean-Pierre Milovanoff animée par Marc Clémeur
ve 23 septembre 18h30 • entrée libre

LA NUIT DE GUTENBERG

@...

Opéra en un prologue
et douze tableaux

Livret de
Jean-Pierre Milovanoff

DIRECTION MUSICALE
Daniel Klajner

MISE EN SCÈNE
Yoshi Oida

DÉCORS
Tom Schenk

COSTUMES
Richard Hudson

LUMIÈRES
Pascal Merat

RÉALISATION
INFORMATIQUE MUSICALE
IRCAM

IRCAM
Serge Lemouton

GUTENBERG
Nicolas Cavallier

FOLIA
Eve-Maud Hubeaux

L'HÔTESSE
Mélanie Boisvert

QUATRE SCRIBES, UN JUGE,
UN NOTABLE
Artistes des Chœurs

Chœurs de l'OnR

Petits Chanteurs de Strasbourg
Maîtrise de l'OnR

Orchestre philharmonique
de Strasbourg

Éditions Durand -
Universal Music
Publishing Group

Commande de l'OnR
avec le soutien du
Fonds de Création Lyrique

fcl
fonds de création lyrique

En partenariat avec
l'IRCAM - Centre Pompidou

La représentation du 24 sept.
est présentée en partenariat
avec le festival Musica

Fidèle à la tradition, la saison 2011-2012 de l'OnR s'ouvre avec une création mondiale, *La Nuit de Gutenberg*, commandée par l'OnR au célèbre compositeur français Philippe Manoury. Ses opéras, *60° parallèle* (1997) ou encore *K...* (2001) ont marqué la création lyrique de ces dernières années. Aujourd'hui, il propose une fresque flamboyante sur la transmission des savoirs et des cultures.

Avec son quatrième opéra, Philippe Manoury, bien connu des amateurs du genre, poursuit son exploration entre la musique et les nouvelles technologies avec un personnage qui a bouleversé le monde depuis Strasbourg, Gutenberg. Avec son librettiste Jean-Pierre Milovanoff, il raconte une sorte d'épopée de l'écriture, depuis les plus anciennes traces préhistoriques jusqu'aux chambardements liés à l'Internet. Ils inventent un personnage qui prétend être Gutenberg et placent l'action dans un cybercafé d'une grande ville. Peut-être Strasbourg...



Gutenberg

« De nouveau je fuis un monde dont je ne suis plus le héros. La disparition du réel en temps réel me laisse sans force et sans voix comme dans une gare où les trains n'arrivent plus. L'horloge indique pourtant l'heure exacte, les cadrans clignotent, les guichets sont toujours ouverts et les préposés sourient en me regardant avec l'air de gens qui font leurs affaires. Lesquelles, puisqu'on ne peut plus partir. On ne quitte plus ce scintillement permanent qui vient de partout et n'emmène nulle part, ces échanges sans fin... mais sans infini. Trop de destinations. Plus de destin. »

Extrait du livret - scène 7

« Les livres ont une âme parce que la main d'un homme y a tracé les mots un à un. Jamais une machine ne produira un texte sacré. »

Extrait du livret - scène 2, scène du tribunal



GUTENBERG EN QUELQUES DATES

« Nous savons très peu de choses de Jean Geisflesh, dit Gutenberg (1440-1500). Il est probable qu'il conçut à Strasbourg le principe de l'imprimerie à caractères mobiles, invention qu'il réalise à Mayence. Ne disposant d'aucune fortune, il dut recourir à des bourgeois riches pour financer ses longues recherches. Le plus important de ses investisseurs, Fust, ne voyant rien venir après beaucoup d'années, obtint à la suite d'un procès la propriété des machines déjà construites. Ainsi Gutenberg fut-il dépossédé de son invention et mourut pauvre* . »

- Entre 1394 et 1400 : naissance à Mayence.
- 1434 : première mention du nom de Gutenberg à Strasbourg. Association avec l'orfèvre Andreas Dritzehn avec qui il réalise des expériences en imprimerie.
- 1450 : retour à Mayence. Création d'un atelier d'imprimerie grâce au soutien financier du marchand Johannes Fust.
- 1450-1456 : impression de la Bible à « trente-six lignes ».
- 1455 : procès contre Fust qui exige le remboursement de ses investissements. Gutenberg doit abandonner son atelier.
- 1465 : Gutenberg est anobli par l'Archevêque de Mayence.
- 1468 : mort de Gutenberg.

* Note d'intention de Jean-Pierre Milovanoff, librettiste

« L'ÉCRITURE, UN REMPART AU FÉTICHISME »

Philippe Manoury revient sur la genèse de la création de « La Nuit de Gutenberg ». De l'époque sumérienne à l'Internet, il interroge l'histoire de l'écriture et son impact sur le monde. En un jour et une nuit. Place à la musique.

Le personnage de Gutenberg m'a été proposé par Marc Clémeur, directeur général de l'Opéra national du Rhin, en référence à la ville de Strasbourg, où il a inventé l'imprimerie. Je n'avais surtout pas envie de créer un opéra historique retraçant la vie de Gutenberg. Sa vie n'offre d'ailleurs aucun intérêt particulier. S'il avait eu, comme Galilée, des procès avec l'Église, avec le clergé, cela aurait donné un peu de tension à l'histoire. Il a eu des procès, certes, mais sans implication au niveau du bouleversement qu'a représenté l'invention de sa machine dans notre civilisation. J'ai trouvé plus intéressant de mettre cet opéra en rapport avec une histoire beaucoup plus large qui est celle de l'écriture. Cela s'appelle *La Nuit de Gutenberg*, parce que cela se déroule en une nuit. L'histoire se passe à notre époque, mais comporte des flash-backs : par exemple, le prologue se situe à l'époque sumérienne ; puis on évoque des procès de Gutenberg datant du Moyen-Âge. Le personnage de Gutenberg est considéré comme l'inventeur de l'imprimerie, mais on sait aujourd'hui que le principe des caractères mobiles que l'on assemble pour faire des mots existait déjà en Corée et même en Chine. Est-ce par la route de la soie qu'il aurait eu vent de cette invention ? Je n'en sais rien. En tous cas, il est considéré comme l'inventeur du principe de la multiplication à une échelle incommensurable d'un même texte alors qu'avant, tout était à l'état de manuscrit. Cela a représenté un bouleversement considérable dans notre civilisation. Mais j'ai voulu « pousser le bouchon » beaucoup plus loin et aller jusqu'à l'Internet, qui est en fait le dernier avatar de l'invention de Gutenberg. C'est encore la multiplication, mais à un degré encore plus considérable, de la divulgation d'une image, d'un texte, d'un son, de tout ce qu'on veut, qu'on met à la disposition de tout le monde sur le réseau.

Ce qui m'a intéressé alors, c'était de revenir à l'idée de l'invention de l'écriture dans l'histoire de l'humanité. Au départ, je voyais assez mal le personnage de Gutenberg revenir, comme par magie, au XXI^e siècle à Strasbourg, se confronter à l'Internet et voir jusqu'où son invention avait conduit : je n'avais pas très envie d'entrer dans ce genre de fiction de type hollywoodien. Jean-Pierre Milovanoff, le librettiste, et moi, avons alors décidé que le personnage serait quelqu'un qui se prend pour Gutenberg : il parle de son histoire comme s'il l'avait vécue. Mais finalement on ne sait pas qui il est, si c'est un illuminé, ou un fou.

Jean Bottéro, qui a étudié l'époque sumérienne, a constaté que les premières écritures connues (4 000 ans avant J-C)

ont été conçues au départ pour des besoins comptables : compter les animaux, les céréales... On faisait des traits sur des tablettes d'argile. Mais progressivement l'écriture est devenue de plus en plus symbolique. Ce qui est important, c'est de voir comment l'écriture a permis d'ordonner et de développer les idées. Si on parle de l'écrit par rapport à l'oral, on se rend compte que l'écriture nous a permis de structurer notre pensée. S'il n'y avait pas eu l'écriture, il n'y aurait pas eu la philosophie telle qu'on la connaît. En musique, s'il n'y avait pas eu l'écriture, nous n'aurions eu ni l'harmonie ni la polyphonie, c'est évident : ce sont des formes de pensée et des conceptions qui ne peuvent exister sans le support de l'écrit.

Au début de l'œuvre, je fais explicitement référence à *Moïse et Aaron*, l'opéra de Schoenberg, dans lequel Moïse revient avec les tables de la loi, écrits fondateurs de la morale et de l'éthique judéo-chrétienne. Il se retrouve confronté au peuple d'Israël, qui, laissé entre les mains de son frère Aaron, est revenu à un fétichisme total : il danse autour d'un veau d'or et se conduit de manière barbare. C'est la vieille opposition de la liberté et des lois, de la spontanéité et de la pensée, mais aussi la naissance de l'abstraction : comment représenter l'irreprésentable. L'écriture ici est un rempart contre le fétichisme : c'est ce que Moïse essaye de faire comprendre à Aaron dans l'opéra de Schoenberg. Au bout de cette histoire, quand on arrive à l'époque de l'Internet, on s'aperçoit d'une chose surprenante. L'écriture – car l'Internet est une forme d'écriture – renoue avec une certaine forme de fétichisme : je peux envoyer un texte, des photos, des images, des sons à quelqu'un qui peut les transformer, les modifier, les envoyer à son tour. Le contenu n'est plus gravé sur du solide mais sur du transitoire, du modifiable : il n'y a plus cette référence à quelque chose de fondateur et de fixé, au contraire, on se trouve sur un terrain sans cesse mouvant. Ce qui est le plus important n'est pas le contenu de la communication, mais le fait de communiquer, d'où la fameuse théorie de McLuhan. Le dernier avatar de l'écriture que représente l'Internet recrée une nouvelle forme de fétichisme, qui peut aller du jeu à l'obsession, alors que l'écriture avait été au départ le rempart contre cela. C'est comme un retour à la case départ. Et pour le montrer, mon opéra accomplit une boucle : à la fin, les scribes mésopotamiens interviennent comme des figures tutélaires qui ressurgissent comme par magie, et ce personnage qui se prend pour Gutenberg devient l'un d'entre eux. L'opéra retrouve la même musique et la même situation qu'au début, et ça s'arrête là, brusquement, comme si une autre histoire commençait. L'opéra s'arrête sur une phrase parlée qui ouvre

sur une question. Ce rapport qu'on trouve dès le début, on le retrouve à la fin, mais inversé, puisque l'écriture recrée son propre fétichisme. La boucle est bouclée.

Il y a, dans cet opéra, deux autres idées que nous avons voulu représenter. La première évoque une conséquence de cet envahissement technologique qui nous entoure : la possibilité de contrôler, de surveiller et de pister les individus. Le but n'est pas de faire un constat amer sur la présence de la technologie dans nos vies. Étant un compositeur qui travaille depuis 30 ans dans la musique électronique, cela paraîtrait pour le moins incongru !

Mais nous avons voulu montrer qu'il y a toujours un prix à payer. Si un téléphone portable et un GPS me permettent de communiquer de n'importe où et de ne pas me perdre, je sais aussi qu'ils permettent à ceux qui le veulent de me suivre et de m'identifier partout où je suis. C'est ce qui arrive au personnage principal, qui n'a cependant ni téléphone ni GPS, mais qui mène une vie qui n'est plus conforme aux canons en vigueur. Il est un paria et, pour cette raison, est pourchassé. La seconde idée montre des enfants qui, eux, n'ont plus du tout les mêmes réflexes que nous, les adultes, nous entretenons avec ce monde. Leurs petits jouets électroniques deviennent des modes de communication même lorsqu'ils ne parlent pas la même langue. Qu'est-ce que cela deviendra ? Personne n'en sait rien à vrai dire et je me refuse de tirer un trait global sur une chose dont je ne connais absolument pas l'issue. La seule chose dont je sois sûr, c'est que toute invention peut apporter à la fois le meilleur et le pire. Je me tiens aussi loin des contempteurs de la technologie que de ses adorateurs et de ses fanatiques.

Là où cet opéra sera très différent de ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est au niveau narratif. Je n'ai pas voulu une structure linéaire comme c'était le cas dans *60° parallèle, K...* ou *La Frontière*. Au début, par exemple, la scène mésopotamienne, ce sont des poèmes comme une suite de lieder. Puis il y a des scènes dramatiques avec des personnages (Gutenberg, l'hôtesse et le personnage de Folia qui est entre le monde des livres et celui de l'Internet), une scène avec un film, une scène muette qui concerne les autodafés. J'ai dit à Yoshi Oida : « J'ai composé une musique d'orchestre, tu fais ce que tu veux avec. » On trouve aussi un petit chœur comme dans les opéras de Mozart : c'est un ensemble vocal de sept personnes qui vont jouer différents rôles pendant l'opéra. Une autre scène renvoie à la forme du madrigal : à un moment ces personnages représentent des livres, un peu comme dans *Fahrenheit 451* de Bradbury. Chaque personnage va lire du Dante, du Rilke, du Rabelais, du Shakespeare, du Diderot... de grands moments de la littérature



mondiale, le tout dans un style plutôt madrigalesque. S'il y a bien une histoire qui avance, il n'y a pas de structure dramatique continue mais des tableaux de styles contrastés, un peu comme dans un film.

Dans un opéra, les gens ne comprennent pas forcément ce qui se dit parce que la musique est toujours un écran à la compréhension du texte. Par contre, il faut qu'ils comprennent de quoi cela parle. Je pense que cette idée de l'écriture, de l'imprimerie et du monde qui est en train de naître avec l'Internet va disparaître même si on ne comprend pas chaque mot à la première écoute de l'œuvre.

Pour la musique, ce qui m'intéressait était d'avoir des éléments très disparates qui puissent exprimer différents types de situations, tout en espérant créer quelque chose de cohérent. C'est un peu comme *Ulysse* de Joyce, qui se déroule en une journée, et dont chaque chapitre utilise un procédé narratif différent. C'est pour ça que j'ai voulu créer une musique, des musiques plutôt, de caractères différents, en utilisant aussi une grande part de la technologie de la musique électronique. Je travaille très souvent avec des technologies très avancées, en temps réel, avec lesquelles la voix se transforme. La musique aussi incarne profondément ce changement. Elle s'écrit à la fois sur des partitions, comme autrefois, mais aussi dans des programmes d'ordinateurs. Cela lui confère un statut différent. J'ai toujours remarqué que les musiciens ont un respect pour la partition écrite beaucoup plus grand que pour la part informatique. Lors des répétitions, un musicien en informatique peut modifier un paramètre dans un programme à n'importe quel moment pour adapter tel ou tel son. Mais remplacer une note par une autre dans une partition, à part le compositeur lui-même, personne ne songe à le faire.

Entretien vidéo disponible sur le site Durand, l'éditeur du compositeur. Les écrits de Philippe Manoury sont disponibles sur son blog : www.philippemanoury.com